

1

Un épais brouillard jaunâtre avait envahi Londres ce soir-là, je me le rappelle. Je rentrais justement de chez un malade et à peine venais-je de franchir le seuil de ma maison que ma femme me remit un mot de mon ami me mandant de le rejoindre au 221B Baker Street.

Je le trouvai fumant sa pipe dans le fauteuil, près de la cheminée, lisant et relisant la lettre qu'il tenait à la main. Devant lui se trouvait une pile de journaux. Presque sans m'adresser la parole, il me désigna le canapé. Puis il me tendit une lettre. Je remarquai le papier qui était de belle qualité :

— Lisez-la tout haut, Watson !

Il n'y avait ni date, ni signature, ni adresse. En voici le texte tel que je l'ai eu sous les yeux :

À 7 heures, ce soir, se trouvera chez vous une personne par moi envoyée et désirant sur une

matière extrêmement tragique vous consulter. Les services que vous avez rendus à la maison royale de Hollande et à celle de Scandinavie nous prouvent que l'on peut en toute sécurité les affaires les plus importantes vous confier. À 7 heures, chez vous, elle sera.

— C'est un mystère, en effet !

— Parlons de la lettre elle-même : qu'en déduisez-vous ?

J'examinai soigneusement l'écriture et le papier.

— La personne qui a écrit ces lignes se trouve, je pense, dans une situation aisée.

— Je constate, mon cher Watson, que certaines de mes leçons commencent enfin à porter leurs fruits. En effet, le papier sur lequel a été écrit cette lettre est un papier vélin qui coûte au bas mot une demi-couronne la boîte. Continuez.

Une odeur assez entêtante émanait du papier :

— Il s'agit de quelqu'un qui a manifestement pour habitude d'utiliser du parfum à profusion.

— C'est en partie exact, Watson ! Cette lettre a été écrite par une femme. Et par une femme qui utilise un parfum extrêmement coûteux. Je dirais même, d'après mes connaissances – j'arrive à distinguer soixante-quinze parfums les uns des autres –, qu'il s'agit là d'une fragrance unique. Approchez cette lettre de votre visage et servez-vous de votre odorat. Sentez-vous cette délicate odeur de magnolia et d'oranger, à nulle autre pareille ? Et lorsque vous parliez de quelqu'un

d'aisé, je peux également vous certifier que vous vous trouvez bien en-dessous de la vérité. En effet, le terme exact serait plutôt richissime. Il y a également une autre caractéristique qui saute aux yeux : cette personne est d'origine germanique. Avez-vous remarqué la tournure bizarre de certaines phrases ? Et, notamment, le fait que les verbes se situent à la fin de celles-ci. Une Française ou une Russe n'aurait pas écrit cela ainsi.

Puis il me demanda, tout à trac, si j'avais lu les journaux. Je lui répondis que non. Il y avait eu, assez récemment, une épidémie et j'avais été débordé. Il me désigna alors la pile qui se trouvait devant lui.

— Je n'ai pas non plus trouvé le temps de les lire. Mais j'ai vaguement vu les gros titres et ils parlent tous de la même chose : de la mort mystérieuse d'un prince autrichien.

— Et vous présumez, je suppose, qu'il existe un rapport entre les deux ?

— C'est un grand tort d'échafauder une théorie avant d'avoir une donnée, mais la coïncidence me paraît pour le moins troublante. Cependant, si je ne me trompe, voici notre visiteuse qui vient en personne dissiper nos doutes.

Comme il disait ces mots, nous entendîmes en effet des pas de chevaux dans la rue. Nous observâmes la scène par la fenêtre. Un coupé se trouvait en bas. Une dame vêtue d'une robe sombre, le visage caché par un voile noir, en sortit. Elle eut beau essayer de dissimuler les armoiries de la portière avec sa robe, nous eûmes tout de même le temps de les distinguer avant que le

véhicule ne se fonde dans le brouillard. Je demeurais bouche bée lorsque Holmes m'indiqua, le nez dans son almanach, à quelle maison royale elles appartenaient.

Je me repris bien vite car un coup de sonnette retentit et nous entendîmes des pas rapides résonner dans le hall, puis dans les escaliers. Soudain, la porte du salon s'ouvrit et nous vîmes apparaître la dame voilée. Elle était grande, mince, et j'observais que le long manteau brun qu'elle portait l'enveloppait tout entière. Sans une parole, l'inconnue releva son voile et laissa tomber son manteau. J'aperçus alors une chevelure brune, un visage à l'ovale régulier, un menton énergique ainsi que des yeux brillants d'intelligence.

— Monsieur Holmes, énonça-t-elle en se tournant vers mon ami, dans un anglais mâtiné d'un accent étranger que je ne parvins pas à identifier.

— Je vois que l'impératrice d'Autriche nous a fait l'honneur de nous envoyer l'une de ses dames de compagnie, annonça celui-ci. Vous me voyez très honoré.

La dame se raidit de surprise.

— Mais, comment avez-vous su ?

— Mon métier est justement de savoir, répliqua celui-ci. Mon ami, comme moi, avons reconnu le blason qui se trouvait sur le fiacre qui vous a amenée jusqu'ici. Il n'était pas difficile ensuite de déduire, puisque c'est une dame qui venait nous rendre visite, qu'il ne pouvait s'agir que de l'impératrice ou de l'une de ses dames de compagnie. Votre accent hongrois m'a tout de suite renseigné. Si l'impératrice parle hongrois, elle ne l'est

pas d'origine et elle ne parlerait pas anglais avec un accent hongrois mais autrichien. Donc, une dame de compagnie. Et comme il s'agit d'une femme intelligente, et qu'il est question d'une mission délicate, elle m'a, logiquement, envoyé celle de ses dames d'honneur en laquelle elle a le plus confiance.

— Tout ceci est parfaitement exact, confirma l'intéressée. Il se trouve que je suis la comtesse Marie Festetics, dame d'honneur de Sa Majesté. Et comme vous l'avez si bien deviné, je suis d'origine hongroise. Nous avons bien entendu parler de vos méthodes, monsieur Holmes, mais je dois bien avouer qu'elles dépassent de loin tout ce que Sa Majesté et moi avons imaginé.

— Puis-je vous demander en quoi mon aide pourrait vous être utile concernant la mort du prince hériter, comtesse ? ajouta mon ami.

— Je vois que vous êtes déjà au courant, dit-elle, les yeux tournés vers la pile de journaux.

— Ce n'est guère difficile, tous les journaux en parlent. Et d'après ce que j'ai pu en voir, un certain nombre emploient le terme de suicide.

— Eh bien, voilà justement l'objet de ma visite : l'impératrice n'y croit tout simplement pas.

— Il s'agit de la mère du prince. Son jugement peut être altéré. Ce qui, au vu des circonstances, serait tout à fait compréhensible...

— Rodolphe a bien laissé quelques lettres expliquant son geste mais même celle adressée à Sa Majesté est terriblement vague, objecta la comtesse. Quant

aux autres, elles prêtent aux interprétations les plus diverses. Les souverains sont, il faut bien le reconnaître, totalement perdus.

— Et vous, madame, qu'en pensez-vous ?

— Je n'ai, pour l'instant, pas véritablement d'opinion établie. Je suis juste... perplexe.

— Et dans quel état d'esprit se trouvait le prince avant son décès ?

— Nullement d'humeur mélancolique, c'est bien cela qui est étrange. Il projetait, d'ailleurs, d'effectuer un certain nombre de déplacements.

— Qu'attendez-vous de moi exactement ?

— Eh bien, que vous veniez enquêter en Autriche. Je sais, monsieur Holmes, que vous avez une haute estime de votre profession et que vous ne vous occupez que des affaires qui vous semblent réellement intéressantes. Mais l'impératrice est prête à vous rémunérer *royalement*, ajouta-t-elle, en insistant sur ce terme.

— Il s'agit là d'une enquête qui peut se révéler tout à fait captivante, comtesse, rétorqua Holmes. Je crois bien que nous allons nous décider à vous accompagner, si toutefois vous êtes disponible, mon cher Watson ? demanda-t-il en se tournant vers moi.

Je hochai la tête. Mon cabinet pouvait attendre et ma femme comprendrait.

— M. Watson, à condition que nous soyons assurés de sa discrétion, est naturellement le bienvenu, nuança cependant la comtesse.

— Je peux vous garantir que mon ami Watson, qui m'a assisté dans nombre de mes enquêtes, est aussi muet qu'une tombe lorsqu'il s'agit de garder un secret.

— Vous m'en voyez d'autant plus ravie que je crains fort que vous ne soyez pas trop de deux. En revanche, pour quand pensez-vous être prêts ?

— Eh bien, nous n'avions pas vraiment prévu, le docteur et moi, de partir à l'étranger. Pouvez-vous nous accorder un petit délai afin que nous puissions préparer quelques bagages ?

— Il nous faut cependant nous hâter, insista la comtesse. Une commission doit se rendre à Mayerling, sous la houlette du docteur Wiederhofer. Je pense que les policiers et le menuisier que l'empereur a mandés sont, peut-être, eux aussi, déjà passés.

— Effectivement, approuva Sherlock, il faut nous presser. Les indices risquent fort de se trouver rapidement compromis. Le milieu de l'après-midi vous convient-il, comtesse ?

— Oui, acquiesça celle-ci. Ce délai me paraît raisonnable.

Et elle se retira dans un long bruissement de soie.

— Vite, Watson, nous disposons de juste assez de temps pour effectuer des recherches ! Parcourez ces journaux, et mettez-les-moi par ordre de date, pendant que je me renseigne plus avant sur la famille impériale d'Autriche.

Il prit un volume bleu près d'une série d'annuaires, à côté de la cheminée.

— Voilà.

Et il lut :

— « Élisabeth Eugénie de Wittelsbach, duchesse en Bavière, puis, par son mariage, impératrice d'Autriche et reine de Hongrie, est née le 24 décembre 1837 à Munich, dans le royaume de Bavière. Sissi est la troisième enfant et la deuxième fille du duc Max en Bavière et de la princesse Ludovica de Bavière. Elle grandit l'hiver à Munich et l'été à la campagne au château de Possenhofen, sur les rives du lac de Starnberg. Hélène, sa sœur aînée, est promise à l'héritier des Habsbourg. Les fiançailles devaient être célébrées le 18 août 1853, dans la résidence impériale d'été de Bad Ischl, à l'occasion des fêtes données pour le 23^e anniversaire du souverain autrichien. Mais ce dernier lui préfère Élisabeth. En 1854, elle est donc mariée à son cousin François-Joseph d'Autriche. En 1855, 1856 et 1858, elle donne successivement naissance à trois enfants : Sophie, Gisèle et Rodolphe. En 1857, lors d'un voyage officiel en Hongrie, survient subitement le décès de la fille aînée du couple, Sophie, âgée de deux ans et demi. Passionnée par la Hongrie, sa langue et son peuple, Élisabeth favorise le compromis austro-hongrois et fut couronnée en 1867 reine de Hongrie au côté de son mari. En 1868, elle accouche d'une fille, Marie-Valérie. L'impératrice est une spécialiste du poète Heinrich Heine ainsi qu'une cavalière émérite. Elle pratique également l'escrime, parle couramment le hongrois ainsi que le grec ancien et moderne, le français et l'anglais. Belle et spirituelle, elle a fait de la cour de Vienne

l'une des plus brillantes d'Europe. Désapprouvée par la noblesse autrichienne, en raison notamment de ses sympathies politiques pour les Hongrois, elle délaisse fréquemment Vienne. »

— Que voilà une femme haute en couleur ! m'exclamai-je.

Holmes parut quelque peu embarrassé. Son opinion sur la gent féminine, en dehors d'Irène Adler, était connue. Se pourrait-il que, pour une fois, il se trouve pris au dépourvu ?

— Passons maintenant à son mari. Alors :

« François-Joseph I^{er} (né à Vienne, au château de Schönbrunn, en 1830), empereur d'Autriche et roi de Hongrie depuis 1848, fils de l'archiduc François-Charles et de l'archiduchesse Sophie. Il s'attache à rétablir l'ordre et l'autorité de l'État et lutte contre les influences libérales. Après la dissolution du Parlement (1849), il mène une politique libérale néo-absolutiste que la défaite de l'Autriche en Italie en 1859 le contraint à abandonner. La défaite que lui inflige la Prusse à Sadowa (juillet 1866) l'amène à accepter le compromis mettant le royaume de Hongrie sur un pied d'égalité avec l'empire d'Autriche. François-Joseph adhère à l'Entente des trois empereurs en 1873, puis la rivalité austro-hongroise à propos des Balkans l'amène à signer une alliance avec le Reich. Il épouse en 1854 Élisabeth de Wittelsbach, dont il a quatre enfants : Sophie (décédée), Gisèle, Rodolphe et Marie-Valérie. Son passe-temps favori est la chasse. »

Maintenant, regardons ce que nous pouvons apprendre sur l'archiduc :

« Rodolphe de Habsbourg, archiduc d'Autriche. Unique fils de François-Joseph I^{er}, il épouse en 1881 Stéphanie de Belgique. »

Voilà qui est plus que succinct ! s'exclama Holmes. Voyons, que disent-ils sur sa femme :

« Stéphanie Clotilde Louise Hermine Marie Charlotte de Saxe-Cobourg et Gotha, princesse de Belgique, née le 21 mai 1864 à Laeken, Bruxelles, est un membre de la maison royale de Belgique. Deuxième fille du roi Léopold II et de la reine Marie-Henriette, elle épouse en 1881 l'archiduc Rodolphe d'Autriche. »

Voilà qui ne nous avance guère... Que disent les journaux ?

— Le *Times* d'avant-hier écrit que l'héritier d'Autriche-Hongrie serait mort d'une défaillance cardiaque. Le *Sunday Times* indiquait hier qu'il avait été empoisonné dans son pavillon de chasse de Mayerling. Un autre affirme qu'il s'est suicidé. Enfin, le *Chronicle* s'étonne aujourd'hui que « Rodolphe, comme Louis II de Bavière, ait trouvé une mort inattendue et en même temps inexplicable, qui n'a pas eu de témoins... »

— Étrange, mon cher Watson ! Mais je suppose que les journaux viennois, eux, parlent également de suicide, puisque notre cliente réfutait cette dernière thèse. Maintenant, dépêchez-vous de rentrer chez vous, de boucler vos bagages et de faire vos adieux à votre femme.

Ainsi fut fait, et je revins chez Holmes deux heures plus tard, armé d'une valise et du revolver qu'il m'avait également conseillé d'emporter avec moi.

Je trouvai celui-ci en train d'empaqueter ses affaires. Celles-ci se composaient d'un unique bagage à main ainsi que d'une grosse mallette qu'il eut, en raison de l'important volume de papiers qu'elle contenait, beaucoup de difficultés à refermer.

Heureusement que certaines de nos précédentes enquêtes nous avaient habitués aux départs précipités car à peine Sherlock venait-il de terminer ses préparatifs que le bruit de la sonnette se faisait entendre. Et, quelques instants plus tard, nous montions dans un fiacre et roulions à vive allure en direction de la gare de Paddington, en compagnie de Marie Festetics.

Holmes en profita pour engager la conversation avec elle :

— Pourriez-vous avoir la bonté de me faire connaître quand et comment toute cette affaire s'est déroulée ?

Celle-ci s'exécuta :

— Je vais vous raconter ce que je sais dans le détail. Lundi, le prince Rodolphe s'est rendu à Mayerling. La voiture s'est, semble-t-il, déportée sur le bas-côté et le fiacre est resté bloqué par la neige. Le prince héritier a alors donné un coup de main afin de remettre le véhicule à flot. Il a abondamment transpiré et c'est ainsi qu'il se serait refroidi. En conséquence de quoi, le prince Rodolphe n'a pas participé à la chasse qui a eu lieu le 29 janvier. Le lendemain matin, mercredi 30 janvier 1889, lorsque Loschek a voulu le

réveiller, il n'a pas obtenu de réponse. Pensant que son maître dormait profondément, il est donc allé atteler. De retour, il a renouvelé sa tentative avec la même absence de succès. À peu près à 8 heures arrivèrent le prince de Cobourg et le comte Hoyos à qui le valet expliqua la situation, leur faisant remarquer que le prince devait certainement être en train de dormir. Ils décidèrent d'attendre un peu avant d'essayer de le réveiller de nouveau. Après que plusieurs de leurs tentatives énergiques eurent échoué, ils commencèrent à être pris de court. Décision fut alors prise que le prince Philippe de Cobourg, le comte Hoyos et le valet enfonceraient la porte et en franchiraient le seuil de concert. Et comme le spectacle, une fois la porte traversée, était, semble-t-il, horrible, les trois se sont retirés, effrayés, dans la chambre de Loschek. Là, il fut conclu, après délibération, que le comte Hoyos se rendrait immédiatement à Vienne afin d'informer la cour de la situation. Celui-ci s'est donc précipité à la gare de Baden en espérant attraper l'express de 9 h 18 qui se rendait de Trieste à Vienne. Mais comme le chef de gare refusait de stopper la rame, il n'a alors eu d'autre choix que de lui communiquer le motif de son étonnante demande, en l'occurrence le décès du prince héritier. L'employé en a d'ailleurs immédiatement avisé son employeur par télégramme. Ainsi, beaucoup de monde s'est trouvé au courant de la mort de l'archiduc, et ceci avant l'empereur lui-même. Arrivé au palais, il a aussitôt averti Ida Ferenczy, l'autre dame d'honneur de la reine, qui s'est

chargée de prévenir celle-ci. Il a d'abord été annoncé au couple impérial que le prince avait été empoisonné.

— C'est également ce que nous avons pu lire dans certains journaux. D'où provient cette information ?

— Je crois qu'il s'agit de la première conclusion de Loschek.

— Or, d'après ce que j'ai compris, la pièce était aussi hermétiquement close qu'une forteresse ?

— Oui, la porte était fermée, ainsi que les fenêtres et les volets. C'est pourquoi nous avons besoin de vos lumières, monsieur Holmes. L'impératrice veut la vérité. Et, pour cela, elle souhaite que vous veniez à Vienne le plus rapidement possible. Il lui a donc paru préférable que vous voyagiez en ma compagnie. La reine Victoria nous a prêté son yacht. Puis, ensuite, nous emprunterons le train spécial de l'impératrice.

Lorsque nous arrivâmes à la gare, un express nous attendait et les voies avaient été dégagées afin que nous parvenions le plus rapidement possible à Douvres. *Comme quoi, disposer d'un grand nom vous ouvre toutes les portes*, pensai-je, un peu ironiquement, je dois bien l'avouer.

Sherlock, quant à lui, compulsait un énorme dossier, s'interrompant seulement de temps en temps pour prendre des notes ou réfléchir. Il remballa le tout dans sa grosse mallette dès que le train entra en gare de Douvres.

Le superbe yacht de la reine Victoria se trouvait effectivement amarré dans la baie. Il s'agissait de l'imposant *Victoria and Albert II*, long de 110 mètres.

— Je crois que nous voilà condamnés à nous vautrer dans le luxe, Watson, me souffla malicieusement Sherlock.

Pour son confort personnel, la reine avait, comme il se doit, vu les choses en grand et le yacht se révéla effectivement somptueux. Elle avait ainsi mis à notre disposition son fastueux salon.

La traversée s'effectua sans encombre et, bercés par le bruissement des vagues, nous nous étions tous enfoncés dans une douce somnolence lorsqu'un marin vint nous annoncer que nous étions enfin arrivés à destination.

L'impératrice Élisabeth n'avait pas non plus failli à sa promesse et avait affrété un convoi ferroviaire où était accrochée sa propre voiture. Celle-ci se trouvait en tête d'un luxueux train spécial composé de neuf wagons, autrichiens et bavaois. Nous bavardâmes posément dans ce qui constituait, je l'appris plus tard, le salon de l'impératrice, entièrement meublé et décoré dans des tons vert olive. La comtesse était une femme intelligente, perspicace et toute dévouée à la Hongrie ainsi qu'à sa souveraine, sous le charme de laquelle elle était littéralement tombée.

— Il n'existe pas de femme plus belle qu'elle, nous relata-t-elle. Elle est éblouissante et si pleine de grâce.

J'avais, comme tout le monde, entendu parler de la délicieuse impératrice et il me tardait plus que jamais de la rencontrer.

Sherlock Holmes, lui, examinait toujours fiévreusement les papiers et les dossiers qu'il avait emportés avec lui. Le wagon entier en fut bientôt recouvert.

Très pressés, nous ne fîmes qu'un seul arrêt en gare de Strasbourg afin de nous dégourdir enfin les jambes et de nous restaurer. Bien qu'il y eût un excellent cuisinier à bord, nous avions tous les trois impérativement besoin de prendre un repas dans un endroit où aucun mouvement de rail ne se ferait sentir.

Je me demandais comment l'impératrice supportait cela, elle qui, selon la comtesse, était une grande voyageuse.

— Oh, Sa Majesté résiste à tout, expliqua-t-elle avec humour. Le commun des mortels, moins, je dois bien le concéder, ajouta-t-elle dans un demi sourire. Elle peut se montrer, parfois, difficile à suivre.

Nous retournâmes ensuite dans le fameux train spécial qui fila comme le vent en direction de la gare de Vienne.

Lorsque nous fûmes arrivés au terme d'un périple qui commençait à me sembler interminable, je vis Holmes rassembler rapidement tous ses papiers et les fourrer de nouveau dans sa mallette.

À peine avions-nous sauté sur le quai de la gare qu'un fiacre nous emportait vers Mayerling, qui se trouve à environ une trentaine de kilomètres de Vienne. La comtesse Festetics nous apprit qu'il avait fait un temps exécrable durant tout le mois de janvier. Il gelait à pierre fendre le jour de la mort de l'archiduc.

— Il risque d'être très difficile de relever des indices, fit remarquer Sherlock. Quoique, le froid conserve...

Le relais de chasse de Mayerling se révéla être, en fait, un château dont les murs d'une couleur vaguement grisâtre se trouvaient rehaussés d'une chapelle sans style, isolé au beau milieu d'une épaisse forêt de sapins noirs et de bouleaux. Même les nombreuses fenêtres qui ornaient sa façade ne parvenaient pas à lui conférer une allure plus avenante. Nous passâmes une immense porte en bois puis nous arrivâmes à l'intérieur d'une cour. Étrangement, il n'y avait ni parc, ni jardin. Même les arbres s'y faisaient rares. Les lieux firent sur moi une impression sinistre. Peut-être était-ce dû à l'allure trop sobre ou trop magistrale des bâtiments qui donnaient à l'endroit une allure très austère ? Ou à la température glaciale et au givre qui enveloppait tout ? Ou encore au fait que nous fûmes accueillis par les aboiements stridents d'une meute de chiens de chasse ? Le garde-chasse, qui faisait également office de gardien de la propriété, les enferma alors dans une petite annexe. Puis il nous emmena de l'autre côté des bâtiments que nous venions de longer. La porte privée qui menait aux appartements du prince héritier se fondait littéralement dans les murs du bâtiment, si bien que j'eus beaucoup de mal à la distinguer au premier abord.

Sherlock Holmes demanda immédiatement à visiter la suite du prince héritier. Les appartements de celui-ci se trouvaient au rez-de-chaussée. Nous traversâmes une salle de billard ainsi qu'un interminable couloir parsemé d'une multitude de portes. Partout, notre regard croisait d'innombrables trophées et des tableaux

représentant des scènes de chasse. Je sentais une sueur froide glisser le long de mon dos.

— Le prince semblait être un grand chasseur ? interrogea Holmes.

— Oui, par la force des choses. Il a suivi les traces de son père, passionné de ce sport. C'est d'ailleurs pour cela que les Habsbourg ont acheté Mayerling. La forêt aux alentours est très giboyeuse. Les trophées que vous voyez au mur sont ceux des bêtes que le prince a lui-même tuées. Mais je crois que ce que Rodolphe aimait le plus, en ce qui concerne les animaux, était de pouvoir les observer.

Nous passâmes ensuite dans un vestibule et arrivâmes dans une antichambre où nous attendait le valet du prince, le fameux Loschek. Il s'agissait d'un homme de taille moyenne, au visage émacié et à l'air débonnaire, aux yeux vifs, doté d'une barbe et d'une moustache proéminente. Le garde-chasse prit congé et repartit, la démarche lourde. Holmes dirigea alors son regard vers une petite pièce qui se situait à l'avant des appartements du prince.

— Qui dormait là ? demanda-t-il.

— Moi, répliqua Loschek.

Puis il nous fit pénétrer dans la chambre de l'archiduc.

— J'ai bien peur que vous ne trouviez que très peu d'indices, beaucoup de monde est déjà passé par ici, dont le menuisier, nous expliqua-t-il.

— Le prince fermait-il toujours sa porte à clef ? s'enquit Sherlock.

— Pas à ma connaissance, répondit le valet. Mais, en l'occurrence, il semblerait bien que, pour cette fois, il ait fait une exception.

— Je crains que ce fait ne change guère les données du problème. Au contraire, il renforcerait plutôt la thèse du suicide...

Sherlock observa la pièce à voûte de pierre et fit alors remarquer :

— Cela sent la peinture fraîche. La chambre a-t-elle été repeinte récemment ? Et où sont donc les meubles ?

Loschek prit soudain un air gêné :

— C'est-à-dire que, sur ordre de l'empereur, la pièce a été entièrement rénovée. Quant aux meubles...

Et il se racla la gorge avant de poursuivre :

— Ils ont été brûlés.

Nos trois regards convergèrent vers lui, interloqués.

— Mais, ajouta-t-il, je connaissais bien les lieux, et si vous le souhaitez, je peux vous montrer où ils se trouvaient. Le lit était par ici.

Et il indiqua la place qui se situait devant un immense poêle en faïence.

— Et c'est ici que l'on a retrouvé le corps, ajouta-t-il en mimant le bord de la couche.

Sherlock Holmes examina méticuleusement toute la pièce à la loupe.

Puis son regard se dirigea vers la fenêtre.

— Les volets étaient-ils fermés ?

— Oui, ils étaient clos. Le froid..., expliqua-t-il.

— Et c'est vous qui êtes entré ?